

## Recherches sociographiques



### Commentaire

Jacques Brazeau

Volume 3, numéro 1-2, 1962

Situation de la recherche sur le Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055128ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055128ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brazeau, J. (1962). Commentaire. *Recherches sociographiques*, 3(1-2), 205–208.  
<https://doi.org/10.7202/055128ar>

Résumé de l'article

Seuls ceux qui sont peu sociologues s'étonneront du fait que le Canada français, si solidement encadré par des structures ecclésiastiques et si impérieusement influencé par des contrôles religieux, possède une littérature scientifique encore si hésitante sur ces questions. Peut-être ceci est-il causé par cela ? Nous reviendrons sur cette interrogation. Établissons auparavant le bilan des études religieuses de caractère scientifique ou d'intérêt durable sur notre milieu. Est-il besoin de préciser que nous n'incluons, dans cet inventaire, que les études empiriques ? Seront donc écartés de notre champ de vision les mandements officiels de la hiérarchie, les travaux doctrinaux et apologétiques, les exposés pastoraux, les innombrables écrits d'intention morale et moralisante ayant eu comme objectif de redresser des torts. Si nous parlons surtout du présent, c'est que notre passé scientifique date au plus d'avant-hier.

## COMMENTAIRE

Préparer une conférence de synthèse, c'est pour le conférencier faire face à plusieurs dilemmes. En guise de commentaire sur la conférence que nous venons d'entendre, je voudrais en premier lieu rendre explicites quelques-uns de ceux-ci dans le cas présent.

L'auteur avait le choix entre deux vastes sujets — la recherche en psychologie sociale au Canada français et la recherche portant sur le Canada français. Il a choisi le premier, la perspective la plus étendue.

Immédiatement après, il lui fallait choisir entre différentes définitions de la recherche en psychologie sociale — celle où le chercheur aborde un sujet psychologique avec des préoccupations de rigueur méthodologique ou, encore, les recherches où en partant de préoccupations descriptives et théoriques en ethnologie, en science politique, en histoire ou en sociologie, un auteur rencontre des phénomènes psychologiques, formule des hypothèses à leur sujet et tire des conclusions. C'est la recherche en psychologie sociale limitée à des enquêtes utilisant la méthodologie propre à cette discipline qui nous a été présentée ce matin. Ici, le choix du conférencier est celui d'un secteur limité, car tout ce qu'on a dit d'intérêt pour le psychologue social sur le Canada français n'a pas été dit par des psychologues sociaux. Bon nombre de chercheurs, sans parler de nombreux essayistes, se qualifient d'être fins psychologues. C'est à la psychologie sociale, je crois, d'examiner la finesse et la justesse de leurs assertions nombreuses et je regrette que le conférencier de ce matin n'ait pas examiné les courants principaux de cette pensée dans les études récentes qui portent sur le Canada français.

Le rôle de commentateur d'une communication est rendu facile par les dilemmes qui se sont posés au conférencier. Il est fortement tenté de faire le choix contraire à celui qui parla le premier et dont il examina le texte à loisir. C'est ce que je vais faire un peu, prendre une position contraire. Ceci, pas uniquement parce que je suis à la poursuite de la facilité. Je suis en désaccord avec l'idée que le progrès de la psychologie sociale soit assuré par son dégagement de préoccupations ethnocentriques, par une recherche sur les problèmes plus fondamentaux que nos problèmes particuliers. Si je crois que le psychologue se doit d'être au courant des préoccupations théoriques contemporaines et d'utiliser, quand elle lui est utile, la méthodologie universelle de la discipline mondiale de la psychologie sociale, je crois aussi qu'il doit formuler de nouvelles hypothèses, et de plus originales, à partir de l'observation phénoménologique du milieu dans lequel il vit et des observations faites par d'autres sur ce milieu.

Mon désaccord bien amical avec le conférencier, et une critique que je formulerai de la psychologie sociale canado-américaine, vous amèneront peut-être à conclure que je suis un sociologue qui s'en prend à une discipline-sœur. Je ne voudrais pas inviter mes collègues à dire si je suis sociologue ou psychologue social, les sachant trop gentils pour qu'ils m'affirment que je ne suis ni l'un ni l'autre. Sans vouloir m'éterniser sur une note personnelle, je me permets de vous indiquer que je ne sais guère si mes travaux de recherche ont été sociologiques ou socio-psychologiques. Ayant élevé cette bien faible défense, basée sur l'ignorance de mon statut sinon sur l'ignorance du rôle que je m'accorde, je formule deux observations.

Il me semble malheureux que la psychologie sociale ne se soit pas attardée plus longtemps au stade descriptif que j'appellerai celui de la monographie psychologique. Sans doute, l'ethnologie et la sociologie ont progressé au delà de ce stade. Mais, dans chaque nouveau milieu qu'elles étudient, ces disciplines continuent d'accumuler un matériel descriptif touffu. Ce matériel oblige à jouer avec un nombre trop grand de variables et à formuler des hypothèses à la douzaine. L'acquisition d'un tel matériel permet de descendre dans la rue et de rapporter chez soi un fac-similé de la cacophonie humaine. En raison de la multiplicité croissante des situations sociales créées par la transformation de la division du travail, le sociologue sent le besoin de décrire ce qu'est l'organisation de divers milieux, d'observer les comportements qui y sont typiques, de découvrir les processus sociaux qui y opèrent et de se demander comment ceci prend place de façon plus ou moins bien intégrée à l'intérieur d'une société globale. Je vois un besoin non moins considérable d'une description empirique des aspects psychologiques des relations intrapersonnelles et interpersonnelles dans une grande variété de situations de notre vie sociale particulière. Au niveau que j'ai appelé celui de la monographie en psychologie sociale, je voudrais que l'on s'attarde à étudier les gratifications, les concurrences, les conflits de notre société ainsi que leurs structurations typiques dans diverses circonstances communes. Il me semble que c'est à la suite de ces travaux que nous en viendrons, plus ou moins adéquatement, à découvrir comment une synthèse se fait qui résout pour divers éléments de notre population les problèmes psychologiques que la vie leur présente.

Maintenant, ma deuxième observation. On dira sans doute que le psychologue social étudie aussi des situations réelles, tout comme l'ethnologue et le sociologue. À ceci je répondrai que l'étudiant de psychologie sociale est repêché trop vite de la mare, avant de s'y être débattu assez longtemps seul. Il en sort grâce à l'emprunt d'une hypothèse ou de quelques hypothèses chez un grand psychologue au nom prestigieux. Je vois pour l'étudiant, dans cette vérification d'hypothèses fournies par les écrits psychologiques, l'impossibilité presque totale de faire avancer le savoir. Je souhaiterais que plus communément les hypothèses viennent d'une autre source, qu'elles soient formulées par le chercheur comme résultantes de l'ensemble de ce qu'il connaît et peut découvrir sur la situation dont il fait l'étude.

Voilà donc mes reproches adressés à la psychologie sociale canado-américaine : d'escamoter le stade descriptif de la vie sociale réelle et d'avoir un culte excessif : 1° de la vérification de l'hypothèse formulée par les maîtres, grands et petits ; et, 2° du modèle de recherche dénommé scientifique.

Maintenant, je voudrais en venir à ce que mes observations peuvent permettre de conclure au sujet de la recherche socio-psychologique au Canada français et sur le Canada français. Ce qui a été fait chez nous semble plus considérable si nous acceptons une définition large des mots « recherches » et « psychologie » que si nous employons une définition restrictive de ces termes. Les communications qui vous ont été présentées depuis trois jours, sous les auspices de diverses disciplines, en sont une indication. Mais acceptons pour l'instant une définition restrictive. Il ne semble pas nécessaire pour moi de faire part de l'intérêt des études, dont nous a parlé le Révérend Père Mailhot, sur les relations ethniques, les petits groupes et la famille. Alors, permettez-moi plutôt d'envisager l'avenir.

Il y a quelques années, j'assistais à Toronto à une réunion de sociologues canadiens où le professeur S. D. Clark invitait ses jeunes collègues à considérer le besoin d'une planification de la recherche afin que les problèmes sociaux du Canada reçoivent l'attention des sociologues canadiens. La réaction fut vive ! Chacun voulait faire de la sociologie avec un S majuscule, faire avancer la science dans le domaine de ses intérêts personnels — sur la famille, la bureaucratie, la stratification, etc. Peu nombreux étaient ceux qui admettaient que la planification puisse être désirable. Le mal que je décris n'existe donc pas qu'en psychologie sociale.

En psychologie sociale, je veux bien qu'il y ait au Canada français des psychologues sociaux de pure race, dont les préoccupations seraient méthodologiques et théoriques et qui feraient surtout des contributions au savoir universel. Je crois, cependant, que les contributions seront majorées par l'effort de ces gens pour faire un travail original à partir des observations faites dans leur milieu. Je voudrais aussi, cependant, que, comme on l'a fait au Centre de recherches en Relations humaines, on continue de s'intéresser aux problèmes de notre milieu. J'ajouterais que je souhaite que se diversifient les recherches à partir des hypothèses suggérées par ceux qui étudient notre milieu et qui ne sont pas des psychologues. Je souhaite qu'on utilise en psychologie une méthodologie moins élaborée, et même moins sûre, pour en arriver à tracer des esquisses de notre vie psychologique. Je préfère une esquisse dont quelques lignes sont douteuses à un dessin trop fin de sections trop infimes du paysage.

Ces croquis à grands traits ont commencé à nous être fournis par des psychologues analystes, des psychiatres et des ethnologues. Un frère enseignant s'est mis de la partie avec le succès que l'on sait. Il me semble que l'heure de la planification est arrivée chez nous pour les psychologues sociaux aussi bien que pour les représentants des autres disciplines des sciences de l'homme.

Nous voulons des données sur la famille et ses transformations afin de découvrir comment elle s'intègre avec ses membres parmi les autres institutions de notre société particulière. Nous désirons comprendre le phénomène religieux — au niveau psychologique — afin de découvrir le sens de l'activité religieuse chez nous. Les aspirations des membres de divers secteurs de notre population — quant à l'éducation, quant à la profession — nous intéressent vivement. Il en est de même des transformations de la personne à l'âge adulte qui s'opèrent par l'acculturation et l'assimilation en raison des exigences du système socio-économique pluraliste qui prévaut dans le Québec urbain. Il y a quelque dix ans qu'à Québec même, le professeur Hughes suggérait une étude des malaises psychologiques chez les fils des bourgeois devant l'industrialisation et ses exigences d'acculturation.

Si nous ne pouvons souhaiter l'étude immédiate et concurrente de tous ces problèmes — en plus de ceux de la psycho-linguistique, de la démographie, des communications de masse, de la réclame, des propagandes nationalistes et anti-nationalistes, des relations interethniques — la nomenclature indique quand même que les psychologues sociaux ont beaucoup à faire pour répondre à ce que l'on attend d'eux.

Ce que, personnellement, j'attends de nous ce sont des recherches où nos hypothèses nous seraient fournies par ce que l'on sait, encore fort mal, ou ce que l'on suppose des conséquences psychologiques des faits sociaux observables chez nous. Je m'attendrais à ce que nos conclusions en psy-

chologie sociale soient orientées de manière à infirmer ou à confirmer des suppositions psychologiques faites par des chercheurs d'autres disciplines.

Je me place dans une position extrémiste en disant : en psychologie sociale, plus de *Canadiana* et moins de théorie générale au niveau de la recherche. Je prends cette position, premièrement, afin que ses mérites soient débattus, si vous le jugez bon, et, deuxièmement, afin de vous communiquer mon souci que l'on passe à la synthèse des conclusions sur notre société auxquelles sont arrivées les diverses disciplines des sciences humaines. La poursuite d'une cohérence interne quant à ce que l'on découvre par la recherche et par la réflexion sur le Canada français m'apparaît la chose la plus importante en ce moment. Je crois que ce but doit guider les sciences sociales, dont la psychologie sociale, dans la planification de leurs recherches.

Jacques BRAZEAU

*Département de sociologie,  
Université de Montréal.*